

Entretiens

Vous avez souvent dit combien vous avez été heureux, jeune homme, de quitter la Martinique. Pour quelle raison ?

Vous êtes réunionnaise, donc vous comprendrez facilement. Je suis martiniquais. J'ai fait mes classes primaires dans une commune qui s'appelle Basse-Pointe. À partir de la septième, je fus élève au lycée Schœlcher où j'ai effectué l'ensemble de mes études secondaires. C'est à ce moment que je me suis mis – je n'exagère pas – à détester la société martiniquaise dans laquelle je vivais. Je revois encore ces petits-bourgeois de couleur et, très vite, j'ai été choqué de constater chez eux une tendance fondamentale à singer l'Europe. Ils partageaient les mêmes préjugés que les Européens, ils montraient

NÈGRE JE SUIS, NÈGRE JE RESTERAI

un snobisme que je trouvais très superficiel et qui m'irritait profondément. Comme j'étais timide, et même sauvage, je les fuyais. Tout ce monde ne m'intéressait pas.

Ma brave sœur fréquentait le lycée de jeunes filles qu'on appelait le « pensionnat colonial ». Elle recevait des amies le samedi et le dimanche, dans la « salle d'en bas » ; c'est ainsi qu'on appelait le salon. Vous connaissez certainement l'agencement des maisons dans l'architecture coloniale : au rez-de-chaussée se trouvent le salon et la salle à manger séparés par un couloir et un escalier menant à l'étage. Ces jeunes filles, ma sœur et ses camarades, étaient très gentilles. Pourtant, ces réunions, qui se tenaient en bas, n'étaient pas mon genre ; elles m'irritaient profondément. Je prenais l'escalier et me réfugiais à l'étage.

Je trouvais les hommes martiniquais légers, superficiels, un peu snobs, porteurs de tous les préjugés qu'avaient les hommes de couleur autrefois. Tout cela ne me plaisait pas du tout, et je dois dire que je suis parti pour la France avec délectation. En mon for intérieur, je me disais : « Ils me foutront la paix. Là-bas, je serai libre, je lirai ce que je voudrai. »

Me rendre en France était pour moi la promesse d'une libération, une possibilité, un espoir d'épa-

nouissement. Autrement dit, contrairement à beaucoup de camarades de ma génération, j'avais constamment le sentiment que je vivais dans un monde fermé, étroit, un monde colonial. C'était mon sentiment premier. Je n'aimais pas cette Martinique. Et quand j'ai pu partir, ce fut avec plaisir. « Adieu ! », pensais-je. Je craignais beaucoup de côtoyer sur le bateau ces spécimens martiniquais qui ne pensaient qu'à s'habiller et reproduire leur mode de vie mondain à bord : le bal du samedi, la musique, les boîtes de nuit, toutes ces occupations très à la mode, et qui me déplaisaient terriblement. Le voyage durait alors entre quinze et vingt jours. Il y avait des bals, des divertissements, en quelque sorte une vie de salon ; de nouveau je me réfugiais au fond de la cale, dans une cabine minuscule, avec un petit copain qui partait faire des études techniques. Je ne sortais que pour dîner, puis je revenais m'enfermer dans ma cabine.

J'étais vraiment très content quand je suis arrivé au Havre. Mon camarade m'a alors demandé : « Où vas-tu habiter ? » J'ai répondu : « Je ne sais pas, je verrai, et toi ? » « Moi, je fais une école technique. » Il s'agissait de l'école Eyrolles, dont le bâtiment principal est situé boulevard Saint-Germain et qui existe encore de nos jours. Mon petit camarade

NÈGRE JE SUIS, NÈGRE JE RESTERAI

avait pris une chambre dans un hôtel à Cachan. Je lui ai dit : « Je viens aussi. Retiens-moi une chambre. » Et me voilà débarquant à Cachan. Le lendemain, je pris le tramway qui me déposa Porte d'Orléans, puis le métro pour arriver sur le boulevard Saint-Michel, avant de rejoindre la rue Saint-Jacques et le lycée Louis-le-Grand.

J'étais en joie et je me disais : « Enfin, je suis à Paris. J'en ai marre de cette Martinique ! Enfin je vais m'épanouir ! » J'étais recommandé par mon professeur d'histoire, Eugène Revert, auteur d'un beau livre sur la Martinique, dont l'objet était le contact des civilisations. C'était un homme très sympathique et très humain. Il m'avait demandé : « Aimé Césaire, que veux-tu faire après ton bachot ? » Il portait une grande barbe – que je fixai en lui répondant : « Comme vous, Monsieur le Professeur. » « C'est très bien : si tu veux faire comme moi, va t'inscrire au lycée Louis-le-Grand dans les classes qui préparent le concours d'entrée à l'École normale, et je crois que tu réussiras. » Au lycée Louis-le-Grand, le proviseur me reçut très aimablement. Je m'inscrivis en hypokhâgne et, en sortant du secrétariat, je vis un homme de taille moyenne, plutôt court, en blouse grise. Tout de suite je compris que j'avais affaire à un interne. Il

ENTRETIENS

avait les reins entourés d'une ficelle au bout de laquelle pendait un encrier, un encrier vide. Il vint à moi et me dit : « Bizuth, comment t'appelles-tu, d'où viens-tu et qu'est-ce que tu fais ? » « Je m'appelle Aimé Césaire. Je suis de la Martinique et je viens de m'inscrire en hypokhâgne. Et toi ? » « Je m'appelle Léopold Sedar Senghor. Je suis sénégalais et je suis en khâgne. » « Bizuth – il me donne l'accolade –, tu seras mon Bizuth. » Le jour-même de mon arrivée au lycée Louis-le-Grand ! Nous sommes restés très amis, lui en khâgne, et moi en hypokhâgne. On se voyait tous les jours, on discutait. Il était en première supérieure avec Georges Pompidou et avait sympathisé avec lui – je l'ai moi-même connu à cette époque.

Senghor et moi, nous discussions éperdument de l'Afrique, des Antilles, du colonialisme, des civilisations. Il adorait parler des civilisations latine et grecque. Il était fort bon helléniste. Autrement dit, on s'est formé ensemble, au fur à mesure, jusqu'au jour où nous nous sommes posé une première question essentielle : « Qui suis-je ? qui sommes-nous ? que sommes-nous dans ce monde blanc ? » Sacré problème. Deuxième question, plus morale : « Que dois-je faire ? » La troisième question était d'ordre métaphysique : « Qu'est-il permis d'espérer ? » Ces

NÈGRE JE SUIS, NÈGRE JE RESTERAI

trois questions-là nous ont beaucoup occupés. Ces échanges étaient vraiment très formateurs.

Nous commentions l'actualité. C'était à l'époque de la guerre d'Éthiopie ; nous évoquions l'impérialisme européen et, un peu plus tard, la montée du fascisme et du racisme. Nous avons très vite pris position, ce qui a contribué à forger nos personnalités. Il s'agissait là de nos préoccupations essentielles. Puis la guerre est survenue. Je suis rentré à Fort-de-France ; j'ai été nommé au lycée Schoelcher et Senghor, lui, dans un lycée en France. Revenu à Paris après la guerre, qu'est-ce que je découvre ? Un petit homme vêtu d'une sorte de toge : Senghor était devenu député du Sénégal et moi de la Martinique. Nous sommes tombés une fois de plus dans les bras l'un de l'autre. Notre amitié était intacte en dépit de nos différences de caractère. Il était africain et moi antillais ; il était catholique, et politiquement proche du MRP ; à l'époque, j'étais plutôt communiste ou « communisant ». Nous ne nous disputons jamais, parce que nous nous aimions profondément et que nous nous sommes vraiment formés l'un l'autre.